Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 45

Artikel: On crâno capitaino
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187205

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Puis, serrant vivement les deux mains du maître de chapelle, il le regarda fixement et lui dit :

— Ah ! mon pauvre Richter, nous sommes bien malheureux.

Richter demeurait immobile, comme pétrifié.

— Tenez, lisez, Richter, continua le curé en tendant au musicien un petit carré de papier blanc. Voilà ce qu'un soldat allemand m'apporte de la place.

Richter prit le papier et lut :

« Par ordre du gouverneur de la place de M..., il est » enjoint au curé Schlegel, de l'église catholique de M..., » de célébrer, dimanche prochain, à midi, un *Te Deum* » en musique, en l'honneur de S. M. Guillaume, roi de » Prusse, de la famille Royale et des princes allemands » ses alliés. Les autorités civiles et militaires de M... » seront officiellement convoquées. »

Le maître de chapelle se laissa tomber sur une chaise, sans trouver un seul mot.

— Quelle honte ! quelle honte ! murmurait le curé.

— Eh bien ! reprit Richter sortant de sa stupeur, que comptez-vous faire, monsieur le curé ?

Le curé se tut un moment, puis, avec un grand calme, répondit :

— Obéir !

Richter se dressa, comme s'il fût mu par un ressort, et se tint droit devant le curé en crispant ses deux poings.

— Oui, obéir, continua le curé. Nous sommes à la merci de ces misérables. S'il ne s'agissait que de moi, peu importe ! Un vieillard de soixante-dix ans n'est pas un ôtage si précieux. A mon âge je ne suis plus bon à rien. Mais il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de la ville tout entière, qui est entre leurs mains ; il s'agit de nos frères, de nos concitoyens, dont il faut sauvegarder les familles et les intérêts. Nous chanterons le *Te Deum*, et c'est pour cela, mon bon Richter, que je vous ai fait avertir.

— Ne me demandez pas celà, dit Richter, je ne ferai pas cela.

— Richter, poursuivit le curé, j'ai dit comme vous en recevant cet ordre, et pourtant j'ai changé d'avis. Ce n'est pas l'homme, ce n'est pas le Français qui vous parle, c'est le pasteur. C'est le pasteur qui a charge d'âmes ; c'est le pasteur qui veut éviter l'effusion du sang ; c'est le pasteur qui veut la paix et la concorde. Un refus de ma part pourrait tout perdre, et voilà pourquoi j'ai compté sur votre concours.

— Eh bien ! soit. Quel morceau faudra-t-il exécuter ? murmura sourdement le musicien.

— Le plus court, dit le curé.

— Alors, comptez sur moi.

Le maître de chapelle sortit précipitamment du presbytère. Le curé se mit à prier, et celui qui aurait pu voir, dans l'ombre de la nuit, le visage du pauvre musicien regagnant son logis, eût aperçu deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Le dimanche suivant, à midi, l'église catholique de M... était envahie par le ban et l'arrière-ban de tous les traîneurs de sabre allemands. D'habitants de la ville, pas un. De toutes parts, des habits bleus à boutons d'or, des casques à chenille et des casques à pointe. Un siège doré avait été réservé par ordre, auprès du chœur, pour le gouverneur militaire de M...

Le curé fit son entrée dans le chœur, à la tête de son clergé. Il avait retiré le ruban rouge qui ornait d'ordinaire sa poitrine, et il avait revêtu une chasuble de couleur sombre en signe de deuil. Son visage était aussi blanc que son aube ; il semblait ne pas apercevoir la foule qui remplissait la nef, et ses regards étaient sans cesse tournés vers le crucifix suspendu au-dessus du maître-autel.

Quant à Richter, depuis le jour de son entrevue avec son curé, il avait disparu. Il s'était enfermé dans sa maison, avait cessé de donner ses leçons et consigné sa porte aux visiteurs. Puis, le dimanche matin, il s'était habillé tout en noir, et avait pris un chemin détourné pour se rendre à son église. En un mot, il se cachait, comme un homme qui vient de commettre une mauvaise action. Enfin, au lieu de diriger le chœur derrière le maître-autel, comme d'habitude, il avait congédié l'organiste, en déclarant qu'il tiendrait l'orgue en personne, et il avait gravi en silence le petit escalier de pierre conduisant aux grandes orgues.

Midi sonnait lorsque le gouverneur von B... fit son entrée au milieu d'une escorte de soldats le sabre au poing. Les orgues firent entendre une mélodie traînante, et la cérémonie commença. Cérémonie lugubre, où les chants ressemblaient aux psaumes des morts, et la plainte des orgues aux soupirs des agonisants. Par ordre du gouverneur, le curé Schlegel chantait un *Te Deum* en l'honneur des princes allemands, et le brave Richter l'accompagnait sur son clavier !

Richter, pâle et fiévreux, pressait de ses doigts tremblants les touches d'ivoire, lorsqu'il sentit tout à coup un éclair passer devant ses yeux. Il rejette d'un mouvement de tête ses cheveux en arrière ; son œil, tout à l'heure presque éteint, s'illumine ; son corps se redresse, et ses doigts, à l'instant encore si incertains, se raidissent sur le clavier.

Les orgues languissantes rendent des sons de cuivre que les échos de la nef répercutent au loin. Tous les vieux vitraux en tressaillent.

Le curé Schlegel s'est levé avec tout son clergé, puis s'est mis en prières.

Quant à l'auditoire allemand, il s'entre-regarde, et parait consterné. Un tumulte grandissant, une sorte d'épouvante se propage parmi ces spadassins. Le gouverneur en personne s'esquive de l'église comme si quelque divinité le pourchassait du temple.

Richter, le brave Richter, jouait sur les orgues la *Marseillaise !*

On crâno capitaino.

Quand l'est qu'on vâo bragâ dè sorta, faut étrè on bocon malin, po sè poâi reveri quand cein ne va pas coumeint on sè peinsâvè, sein quiet lè dzeins sè risont dè vo, et l'ont ma fâi bin réson. Ma s'on a prâo boutafrou et qu'on aussè pas fauta dè ruminâ tota 'na vouarba po reveri son tsai, suivant coumeint cein va, on passè po on tot fin, et lè nianiou que ne lâi vayont què dâo fû et dè la paille de fai, sè peinsont : respet por li !

Vaitsé z'ein iena, rappoo à n'on gaillâ dè cllia sorta, que m'a étâ contâïe l'autro dzo pè la *Folhie d'Avi d'Agllio :*

L'étâi tandi n'écoula militére, que lè sordâ terivont pè lo stand. On capitaino que vouâitivè teri sè z'homo, ein ve ion, on nommâ Tireboutse, que vegnâi dè manquâ dix coups dè suite.

-- Eh ! tâdié ! se l'âi fâ lo capitaino, l'est 'na vergogne por mè d'avâi dein ma compagni dâi taborniau coumeint tè, que ne satson pas mì sè servi de n'arma. Baille mè vâi cé fusi :

Tireboutse lo lâi baillè. Lo capitaino tserdzè, eincrossè, merè, et... *flâdâ !...* manquè la ciba.

— Vouaiquie coumeint te tirè ! tsancro dè tatipotse, se fâ âo sordâ. (Mâ cein n'étâi que n'estiusa, kâ lo capitaino avâi meri asse bin que l'avâi pu).

— Baille mè onco 'na cartouche ! se dit à Tireboutse. Et lo capitaino retserdze onco on iadzo, sè met ein jou, manquè, et lo dzingârè foitè remé.

— Et vouaiquie coumeint tirè cé daderidou dè Pataflan, ton bornican dè camerâdo, fâ onco le capi-

taino, que bisquâvè tot parâi on bocon, mâ que volliâvè pas que sâi de. Onco iena !

Tirè on troisiémo iadzo, et stu coup l'attrapè la ciba.

— Et vouaiquie coumeint tirè ton capitaino, gros patifou ! se lâi dit ein lâi rebailleint son pétâiru.

Et lo capitaino s'ein allâ ein faseint son crâno, tandi que Tireboutse et Pataflan, tot ébaubis sè desiront : Ma fâi, honneu à li ! tirè coumeint vâo !

Demain !

Que faire, Mesdames, durant une longue après-midi d'un dimanche pluvieux, alors que, sur les toilettes de celles qui se hasardent à sortir, un parapluie fallacieux et trompeur déverse traîtreusement les douches de ses douze baleines ? — Il est à prévoir que Monsieur ira au Cercle et en reviendra embaumé de tabac ; les enfants mettront la maison en déroute et feront un vacarme épouvantable ; votre bonne soupirera à faire fendre les plafonds et cassera plusieurs assiettes. Fuyez, Mesdames, tous ces inconvénients, et voici, pour Dimanche 12 novembre, un conseil cuit à point : Donnez **un** franc aux pauvres habitants et le *Chœur d'Hommes de Lausanne* vous offrira en échange, dès les 4 heures du soir, au temple de St-François, un concert qui charmera les oreilles les plus délicates. — Pourrait-on faire mieux que de se distraire en faisant une bonne œuvre ?

Boutades.

On nous écrit de D*** :

Voici un fait parfaitement authentique, qui aurait trouvé sa place dans l'article que vous avez publié il y a quelques semaines au sujet des personnes qui pratiquent illégalement la médecine dans notre canton :

Un de nos meiges, qui a, dit-on, une nombreuse clientèle, fait de brillantes affaires, tout en ayant l'air de ne rien réclamer à personne pour ses conseils. Quand le client lui demande ce qu'il doit, il répond avec un ton de générosité qui produit toujours un excellent effet : « Ce n'est rien, allez seulement faire préparer cette ordonnance à la pharmacie ***, et prenez cela ; j'espère que vous vous en trouverez bien. »

Confondu à la vue de tant de désintéressement, le malade court à la pharmacie indiquée. Mais il ne tarde pas à être désillusionné lorsqu'il doit payer la petite fiole, qui lui coûte les oreilles, le pauvre diable ignorant complètement que le pharmacien et le meige partagent les bénéfices et que la consultation se paie sur le prix de la drogue.

Tel fut le cas d'un brave paysan qui venait d'y être pris, et qui nous disait ingénument : « Voyez, n'est-ce pas dégoûtant ; voilà ce qui me coûte 6 fr. à la pharmacie. Peut-on écorcher les gens de cette façon !... Tandis que ce brave X., le meige, ne m'a pas demandé un sou !... Aussi, respect pour lui ! »

Mon cher, disait l'autre jour un loustic, lorsque j'apprenais la sculpture à Paris, j'étais des plus misérables, je mourrais littéralement de faim. Un jour, je déclare à ma concierge que j'allais en finir avec la vie. Cette pauvre femme me regarde avec un air de doute, sachant que j'étais Marseillais. Je cours à la barrière de l'Etoile, je monte sur la plateforme et je me précipite. Mais, dans ma chute, je reste pétrifié d'admiration en passant devant un relief de Rude, représentant une des victoires de l'Empire. Ce que les passants étaient ébaubis !... Mon amour pour la sculpture m'avait sauvé !

Revenant l'autre jour de Bruxelles, raconte Aurélien Scholl, je m'étonnais de trouver si peu d'épaisseur à la couche de terre qui recouvre le tunnel de Braine-le-Comte. Il me semblait que rien n'eût été plus facile que de continuer la route à ciel ouvert.

— Sans doute, me dit un avocat de Mons, mais il faut savoir comment cela s'est fait. Quand on commença à s'occuper des chemins de fer, le gouvernement envoya en Angleterre des ingénieurs pour étudier les travaux. A leur retour en Belgique, ces ingénieurs furent chargés de construire notre première ligne ferrée. Quand elle fut finie, l'un d'eux s'écria : Nous avons oublié le tunnel !

Confusion générale.

En effet, il n'y avait pas en Angleterre une seule ligne qui n'eût son tunnel. Nos ingénieurs n'hésitèrent pas. Ils firent construire ce long corridor qui est la gloire de la ligne, et quand le tunnel fut fini, on mit de la terre par dessus !

Une dame, originaire de Vevey, mariée depuis longtemps à l'étranger, revient faire un tour au pays. Elle amène son fils, jeune gamin de 4 ans, fort bien du reste, mais dont la bouche est un peu grande. Le frère de la dame, bon maître d'état, est allé les attendre à la gare avec sa femme. Après les premiers embrassements, il félicite sa sœur sur son mioche, qu'il a pris dans ses bras :

— Eh ! le beau petit que tu as là, ma sœur.

— Oui, mais c'est si dommage qu'il ait la bouche un peu grande !

— Parbleu, c'est vrai, je ne l'avais pas remarqué ! Parie que tu lui as donné la bouillie avec un sabre :

— Malhonnête, va, veux-tu te taire ! dit la belle-sœur, peut-on dire des affaires comme ça ?

— Alors ! !

L'autre jour, des jeunes gens du district de Cossonay, qui venaient d'être exemptés définitivement du service militaire, cocardes aux chapeaux, partaient en char faire une promenade à La Sarraz. En entrant en ville, ils chantaient tous à gorge déployée : *Mourir pour la patrie !*

N'est-ce pas un comble ?

Théâtre de Lausanne

DIRECTION de M. C. LACLAINDIÈRE

Dimanche 12 novembre 1882

CARTOUCHE

Drame en 5 actes et 8 tableaux, par MM. Adolphe Dennery et F. Dugué.

Bureaux à 7 h. — Rideau à 7 ½ h.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie